9 à 10 degrés au-dessous de zéro. Vers le 18 est venue une bordée de neige qui a duré deux jours ; et depuis, ce sont des pluies continuelles.

Permettez-moi, Monseigneur, de solliciter en terminant une de vos plus affectueuses bénédictions, et veuillez agréer la nouvelle expression des sentiments de respect et d'obéissance avec lesquels je suis le dernier de vos enfants en Notre-Seigneur.

L.-M. LE DOUSSAL, O. M. I.

LETTRE DU R. P. PASCAL A S. G. Mgr CLUT, A MONTRÉAL (CANADA).

Mission de la Nativité, le 13 juillet 1888.

MONSEIGNEUR,

En relisant vos lettres, je vois que votre cœur, toujours si bon et si tendre pour nous, est douloureusement affecté : vous vous regardez comme un père retenu loin de ses enfants, comme un général éloigné de ses troupes, comme un pilote séparé de son équipage ; et voilà ce qui nous explique cette soif ardente de nouvelles, ce besoin d'apprendre les plus minutieux détails sur des événements qui sont en effet d'un poignant intérêt pour Votre Grandeur. Je vais donc essayer, Monseigneur, de faire droit à vos légitimes réclamations, et consacrer les quelques moments de tranquillité que me laisse l'absence de nos Montagnais à vous tracer ces quelques lignes. Ce sera une réparation, je l'espère, pour mon trop long silence, ou pour ma trop grande sobriété de nouvelles, lorsqu'il m'a été donné de le rompre : silence et sobriété qui me sont le plus souvent imposés par mes absences, mes voyages ou mes occupations journalières, celles-ci devenant de plus en plus nombreuses à raison de la pau-

vreté du pays et des difficultés de tous genres qu'on y rencontre.

L'hiver qui vient de s'écouler, Monseigneur, marquera dans les fastes de la Nativité, comme un souvenir de deuil et d'affliction. Vous avez appris, par la lettre du P. LE DOUSSAL, de combien peu il s'en est fallu que nous ne fussions tous condamnés aux horreurs de la faim par suite de la détérioration de nos filets, saisis à l'eau par la glace l'automne dernier. Je ne saurais vous dire quels furent alors les sentiments d'angoisse par lesquels je passai et combien de larmes m'arrachèrent les préoccupations de l'avenir : nos Frères en furent témoins et, peut-être, un instant découragés. Ce n'est qu'à force d'économie et par des industries admirables de la part de nos bons Frères et de nos excellentes Sœurs que nous avons pu nourrir nos enfants de l'école et atteindre la saison du printemps sans avoir trop souffert. On a réparé les filets du mieux que l'on a pu, et puis, Dieu est si bon et il y a tant de bonnes âmes qui prient pour nous! Si le troupeau seul a été frappé, c'est encore pour user d'une moindre rigueur à son égard que la divine Providence a épargné les pasteurs.

Votre cœur paternel sera brisé, Monseigneur, lorsque vous saurez le détail de cette grande épreuve. Je compte en ce moment dans ma mission quarante-deux décès, et, sur ce nombre, vingt-quatre sont attribués à la faim et au froid.

A bout de vivres dès le commencement de l'hiver, les Cris de la Petite-Rivière-Rouge prirent le parti de se disperser, et, tandis que les uns se rendaient à Saint-Henri, au Vermillon, les autres venaient grossir le nombre de nos affamés d'Athabaska. Ce n'est, en effet, qu'après avoir mangé tous leurs chiens et s'être vus réduits au plus complet dénuement qu'ils venaient se réfugier autour du

fort et de la Mission. Quel moyen pour nous de nourrir tout ce monde et de disputer à la mort ses victimes? Faire un choix n'était pas possible; les prendre tous à notre charge, plus impossible encore; il ne nous restait qu'un expédient : celui de les entretenir pendant quelques jours, dans la mesure de nos moyens, de leur distribuer des instruments de pêche et de les engager à se disperser de nouveau. C'est ce qui fut fait. Ils se traînèrent donc, plutôt qu'ils ne se rendirent, à la Pointe-à-l'Abri et dans quelques autres localités, où ils ont trouvé tout juste de quoi ne pas mourir.

Nous avons eu à déplorer cependant, avant leur départ, le décès de quatre ou cinq vieilles femmes qui, même avec les modiques secours que nous pouvions distribuer, sont mortes de misère et de froid; elles ont fait une mort chrétienne et sont entrées joyeusement dans une meilleure vie.

Nous étions à la Semaine Sainte; je revenais du chantier, où j'étais allé passer un mois avec nos Frères pour leur faciliter l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Jusque-là je n'avais pas eu des nouvelles bien inquiétantes de nos chers Montagnais; je les savais tous dispersés dans le fond des bois depuis l'automne, époque où ils m'avaient quitté après avoir rempli fidèlement leurs devoirs de chrétiens. Plus industrieux que les Cris, ils savent mieux qu'eux traverser les rigueurs de la rude saison et demander leur pain quotidien, à Dieu d'abord par la prière, et ensuite à leurs fusils, à leurs filets, à leurs haches et à leurs collets à lièvres. Mais le pays devient de plus en plus pauvre, les lièvres sont rares depuis deux ans; j'appréhendais donc vaguement de recevoir quelque triste nouvelle de côté et d'autre. J'étais, hélas! bien loin de soupçonner toute la vérité.

Un de nos bons vieux Montagnais m'arrive un jour

tout éploré et me touchant la main de sa main tremblante, il me dit en sanglotant :

« Oh ! mon Père, je viens t'annoncer un grand malheur: presque tous mes parents sont morts de faim; mon frère Antoine est inconsolable, ainsi que sa vieille mère ; ils voudraient bien te voir afin de recevoir quelques mots de consolation. »

Aussitôt les fêtes de Pâques terminées, je partis donc pour le lac Brochet, avec Thomy Huppé, qui conduisait mon traîneau à chiens, sur lequel nous avions mis nos couvertures, nos provisions et ma chapelle portative pour l'exercice du saint ministère et la célébration de la sainte messe.

Arrivé au lac Brochet, voici les détails que j'appris d'Antoine, le sauveteur, et de deux femmes qui avaient, comme par miracle, échappé à la mort, après neuf jours de marche dans une neige épaisse de 18 pouces, sans autre nourriture que les baies gelées d'églantiers et l'écorce de tremble ramollie au feu.

La brigade se composait de cinq loges, formant un total de dix-huit personnes, savoir : sept chasseurs et onze femmes ou enfants. Les chasseurs étaient : Catholique et Baptiste Laviolette, Joseph Makré, François et Joseph Kadeltral, père et fils, et deux autres.

Partis tous ensemble, hommes, femmes et enfants, pour la chasse de gros gibier et de fourrures, ces pauvres gens s'avancèrent à plus de 150 milles de toute habitation, dans le massif de montagnes situé entre Athabaska, le Fond-du-Lac, le fort Mac-Murray et le Portage-la-Loche. La chasse, assez heureuse au début, devint peu à peu infructueuse, et la disette ne tarda pas à se faire sentir. Plus la perspective du besoin devenait menaçante, plus les hommes mettaient d'ardeur à poursuivre les élans et les rennes qui fuyaient devant eux ; ils s'enfonçaient

ainsi toujours davantage dans la solitude et ils ajoutaient la fatigue à la privation.

Les hommes succombèrent les premiers : les uns sans témoin, au fond de quelque vallon solitaire; les autres entre les bras de leurs femmes et de leurs enfants, qu'ils avaient eu la force de rejoindre par une marche en arrière. Les femmes et les enfants, en voyant expirer les chefs de famille, voyaient s'évanouir pour eux-mêmes tout moyen de subsistance et tout espoir de vivre. On tint conseil au milieu de ces douloureuses angoisses, et, sans autre ressource que celle de la divine Providence, ces pauvres infortunés se mirent en route pour le lac Brochet.

La distance était considérable, le froid intense; les chiens, morts de faim, avaient tous été mangés; il fallait marcher à pied; les enfants se traînaient à peine, les mères portaient les plus petits au maillot. Seules, plus fortes que les autres, les deux femmes dont j'ai parlé plus haut réussirent à gagner le camp d'Antoine Laviolette; elles n'avaient plus que la peau et les os; leur langue, desséchée et paralysée par le jeûne, ne pouvait plus articuler que quelques sons plaintifs.

Antoine partit immédiatement, avec son frère et ses deux fils, pour porter secours à ses parents et amis, ou du moins leur donner la sépulture. Il s'attendait bien plus à ensevelir des morts qu'à secourir des vivants, puisque, au rapport des deux femmes, le jeûne avait commencé dans le camp depuis plus de deux mois; plusieurs déjà étaient morts avant le départ des messagères, les autres auraient certainement succombé avant l'arrivée du secours.

Plein de confiance cependant en la divine miséricorde, le bon Antoine marche nuit et jour, le cœur navré de tristesse, les yeux pleins de larmes, égrenant pieusement son chapelet dans ses grosses mitaines de fourrure. Au

bout de la troisième journée, il trouve un cadavre sur le chemin : c'est celui de son beau-frère Cadeltral; il est accroupi auprès d'un feu qu'il avait préparé, mais qu'il a vainement essayé d'allumer. Plus loin, ce sont deux femmes et quatre enfants couchés autour d'un foyer languissant et n'attendant plus que l'heure fixée par le divin Maître pour quitter cette terre et entrer dans leur éternité. Il leur reste encore un souffle de vie, mais la plupart ont perdu connaissance et ne peuvent plus se tenir sur leurs jambes. L'envoyé de Dieu se hâte de leur faire prendre un peu de poisson bouilli; il laisse auprès d'eux son frère et l'un de ses fils pour leur bûcher du bois, leur donner les soins immédiats que leur état réclame, et, tandis que l'un d'eux les gardera, aller réclamer d'autres secours.

Pour lui et son second fils, ils continuent leur marche en avant; mais, hélas! ils ne trouveront plus que des cadavres semés çà et là sur leur route et qu'il faudra disputer aux loups et autres bêtes fauves. Ils ne pourront pas les ensevelir convenablement, la terre étant trop dure; ils se contenteront, pour les soustraire à la dent des carnassiers, de les entourer d'une claire-voie en forme de maisonnette, et ils réciteront auprès d'eux un chapelet pour le repos de leurs âmes.

Ils sont eux-mêmes à bout de forces, leurs provisions s'achèvent, et cependant il y a encore là-bas, dans les ravins, une famille entière qui ne figure pas jusqu'ici dans la liste de leur nécrologe. Ils errent longtemps et ils finissent par découvrir une tente encore debout; ils se dirigent vers elle, s'en approchent avec anxiété; elle est sans feu. Ils y entrent et n'y trouvent que des corps immobiles, couchés en cercle autour d'un feu éteint ; ils vont de l'un à l'autre : celui-ci est gelé, celui-là respire encore et fait entendre un dernier râle ; l'un a perdu connais-

sance, l'autre la conserve encore, mais il n'attend plus rien en ce monde.

Le cœur serré et l'esprit égaré par la douleur, le pauvre Antoine ne sait que devenir. Il est plus embarrassé et se trouve plus malheureux que s'il n'eût rencontré que des cadavres, car il ne peut rien faire pour les survivants dans cette situation extrême et désespérée ; il va être obligé de les laisser mourir seuls, après avoir tout fait pour les sauver ! Cette pensée l'accable. Cependant son voyage n'a pas été inutile. Il parle de la *prière* à ceux qui peuvent l'entendre, il prie pour ceux qui ont déjà paru au tribunal de Dieu ; après quoi, il sort tout en larmes, et, se faisant violence, se hâte de revenir sur ses pas.

Tel fut en substance le récit d'Antoine Laviolette. Pauvres Indiens ! Vous prierez pour eux, Monseigneur ; ils vous aimaient tant ! Pour moi, ces événements m'ont profondément affecté et fait verser bien des larmes ; je ne puis encore sans pleurer vous tracer ces lignes. Venu au lac Brochet pour porter des consolations, j'aurais eu grand besoin d'en recevoir moi-même. C'est là que j'ai vu les quatre petits enfants de Catholique Laviolette, qui composaient avec deux femmes le premier groupe trouvé sur le chemin et sauvé d'une mort certaine. Ils faisaient compassion. L'un d'eux, que je me propose de prendre parmi nos orphelins, était un vrai squelette : les yeux enfoncés, la peau du visage desséchée et noircie par la souffrance, les jambes refusant de le porter, les lèvres flétries et les dents incapables de triturer des aliments solides.

J'ai passé deux jours parmi ces braves gens et les ai consolés de mon mieux par mes exhortations ; j'ai prié avec eux et pour eux, entendu leurs confessions, célébré la sainte messe et donné la communion pascale à une douzaine de personnes.

Dans l'exercice de mon ministère habituel, j'ai pris occasion de ces malheurs pour stimuler un peu les sentiments religieux de nos Montagnais. Ils sont venus en plus grand nombre à la mission du printemps : je compte aujourd'hui environ 250 communions et 300 confessions.

Nous avons célébré un service solennel pour les défunts en présence de tous nos sauvages. Ils ont été bien consolés et vivement émus.

Au milieu de toutes ces tribulations, je suis on ne peut plus heureux d'apprendre que le R. P. GROUARD nous est envoyé comme supérieur de la Nativité. Sa présence ne pourra que faire beaucoup de bien à nos néophytes et donner un nouvel élan à la Mission. J'ai hâte de le voir arriver avec du renfort. Le F. HENRI est parti pour la Mission de Saint-Charles.

De quelles expressions me servir, Monseigneur, pour vous remercier de vos bontés et de votre charité pour nous? J'y puise consolation et courage. Veuillez bien prier pour nous, Monseigneur, et recommander notre œuvre si pénible aux bonnes âmes. Offrez, s'il vous plaît, mes plus profonds respects et mes vifs remerciements à nos Pères de Montréal, aux messieurs de Saint-Sulpice, aux Révérendes Sœurs Grises et à celles de l'Hôtel-Dieu.

Post-scriptum. — J'ai oublié de dire à Votre Grandeur que l'avenir s'assombrit : le pays est inondé comme on ne l'a jamais vu; on passe en berge sur la Pointe-aux-Morts. Il n'y aura pas une botte de foin pour nos bestiaux cette année : tous les champs ont été submergés; le printemps est venu très tard et il pleut encore tous les jours. Les récoltes seront pauvres, le poisson devient rare, le caribou a fait complètement défaut dans la région appelée le Fond-du-Lac. Nous sommes au commencement de juillet et il ne fait pas chaud du tout. Le bon

Dieu nous réserve donc encore quelque douloureuse épreuve.

Le fil à rets que vous nous avez envoyé, Monseigneur, va nous rendre d'inappréciables services. Merci ! merci mille fois ! Pour reconnaître ce bienfait, je vais tâcher de vous expédier encore une paire de mocassins, quoique je sois bien pauvre en timbres-poste. Me feriez-vous la charité de quelques-uns ?

Bénissez, Monseigneur, votre enfant indigne, mais respecteux et reconnaissant.

Albert PASCAL, O. M. I.

LETTRE DU R. P. AUDEMARD AU R. P. MARTINET.

Après les lettres émouvantes qu'on vient de lire, l'esprit se complaît à penser que de nombreux sujets, au noviciat et au scolasticat, n'aspirent qu'à suivre leurs devanciers, en dépit de tous les périls dont la route est semée. Plus une mission est pénible, plus elle a de partisans ; plus elle demande d'abnégation et de courage, plus elle enflamme le zèle des âmes élevées et avides de dévouement. Presque tous les élus de la vie religieuse, chez nous, ont été tout d'abord les appelés de la vie apostolique, et si, dans les premières épreuves du noviciat, le faux enthousiasme s'éteint, si le zèle s'épure, si la volonté reçoit, avec le joug de l'obéissance, cette forme surexcellente de perfection qu'on appelle l'indifférence religieuse, cependant l'ardeur des saints combats demeure toujours et ne fait que grandir en puissance à mesure qu'elle s'entoure de plus de lumières et de plus de vertus.

Telles sont les dispositions, nous n'en doutons pas, des fervents novices et des graves scolastiques qui attendent avec impatience le signal du départ. Sur eux, nos anciens missionnaires fondent les plus belles espérances. Ce sont